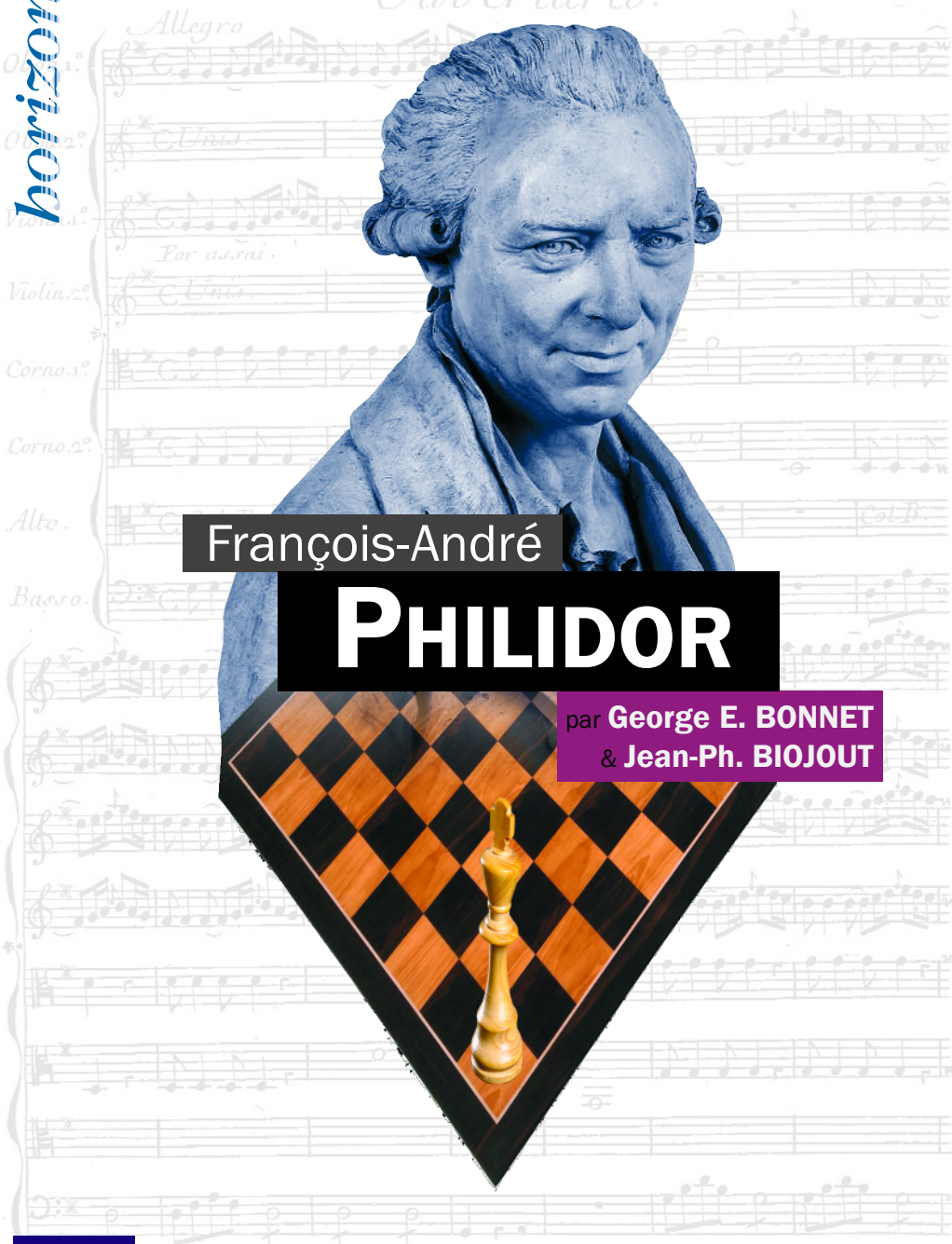


Ouverture.



François-André

PHILIDOR

par **George E. BONNET**
& **Jean-Ph. BIOJOUT**

CAD Phillips

la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.

Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.

Du même auteur dans cette collection :

120. *Egidio DUNI* par Arthur Pougin & Jean-Philippe Biojout

Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN

Publication originelle : 1921, Lib. Delagrave, Paris.

Révision, compléments & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1769-2571 - version PDF

© bleu nuit éditeur 2025

www.bne.fr

George Edgar BONNET
Jean-Philippe BIOJOUT

François-André
PHILIDOR

collection horizons



Diderot et Grimm,
aquarelle de Carmontelle.
Photo DR.

Introduction

Une gloire oubliée

Philidor : voici un musicien français qui, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, a plus qu'aucun autre illustré son art et son pays. Il a reflété la grâce intelligente et spirituelle d'une époque séduisante entre toutes ; il a été l'un des créateurs – le principal peut-être – d'un genre artistique qui, bien que dégénéré depuis, a mérité d'être regardé comme une production précieuse de notre génie national ; il s'est en son temps, par vingt-cinq ouvrages dramatiques et plusieurs ouvrages de concert, acquis une renommée que nulle alors n'éclipsait.

De sa gloire passée les témoignages abondent : journaux, mémoires, correspondances du temps la célèbrent à l'envi. La « touche fière et savante de M. Philidor », sa « musique intéressante, sublime et savante sans cesser d'être gracieuse », sont de tous les contemporains l'objet des plus vibrants éloges. Le *Mercure* est rempli d'enthousiasme. Les meilleurs critiques de l'époque, Framery, Suard, Laborde, sont unanimes dans la louange. Grimm, si peu suspect de bienveillance à l'égard des musiciens français, écrit au sujet d'*Ernelinde*, dont une première version, trahie par la faiblesse du livret, fut froidement accueillie : « Il est démontré par cet essai que ce n'est pas avec de la musique qu'on peut réussir à l'Opéra de Paris ; car si le public se doutait seulement des premiers éléments de la langue sublime que parle Philidor, son ouvrage serait allé aux nues. » Il n'y a au reste, pour Grimm, que deux hommes « sachant écrire de la musique en France, Philidor et Grétry ». Les émules mêmes de Philidor, Monsigny tout le premier, ont proclamé sa supériorité. Œuvres de concert et productions dramatiques

ont excité la même admiration : *Tom Jones* fut proclamé « le plus bel ouvrage qui soit au théâtre », tandis que l'exécution au concert spirituel du *Carmen sæculare* fut une manière d'événement et valut, à « un auteur justement célèbre », un véritable triomphe.

Et ce compositeur jadis illustre est aujourd'hui presque complètement ignoré du public. Son nom même, jusqu'à une date récente, eût pour ainsi dire disparu du souvenir des hommes, si les joueurs d'échecs, moins versatiles sans doute que les artistes, n'en avaient pieusement conservé la mémoire ; car Philidor a partagé sa vie entre deux passions, déployant dans un double domaine un égal génie. Quant à son œuvre, on peut dire qu'elle n'était plus connue que de quelques érudits, lorsque, dans le courant de l'année 1920, un directeur entreprenant s'avisait d'exhumer successivement, d'abord la petite « comédie mêlée d'ariettes », *le Soldat Magicien*, puis un opéra-comique, *le Maréchal ferrant*, et de les ressusciter pour quelques jours.

Le succès de cette double tentative, la joie délicate qu'en éprouva un public cultivé n'étonnèrent pas les rares musiciens qui avaient eu l'occasion de lire, dans les bibliothèques où elles dorment, les partitions de Philidor. Ceux-là en effet avaient pu mesurer l'intérêt et l'agrément qu'elles présentent : ils leur avaient trouvé beaucoup plus qu'un charme archaïque ; ils les avaient jugées dignes non seulement de l'admiration rétrospective, mais de la sympathie effective d'un auditoire moderne. Ils savaient que par la vigueur de sa personnalité, par la fermeté, le caractère, la variété de ses idées musicales, par la verve qui anime son œuvre et l'émotion qui s'en dégage, Philidor n'avait pas usurpé la célébrité dont il jouissait de son vivant.

Le cas de Philidor, gloire française oubliée, n'est pas unique, en vérité. On a tout dit sur les injustices dont les grands hommes sont victimes de la part de leurs contemporains ; mais n'est-ce pas plutôt à la postérité que l'on devrait reprocher de méconnaître le génie ? Il est assez

rare, quoi qu'on proclame – il l'a été surtout antérieurement au XIX^e siècle – qu'un véritable artiste, créateur de réels chefs-d'œuvre, n'ait pas, en dépit de ses tribulations premières, réussi à forcer de son vivant l'admiration publique. Combien nombreuses, au contraire, sont les gloires authentiques, honorées de leur temps, qui subissent ensuite une éclipse imméritée, avant de rayonner d'un immortel éclat ? C'est que les jugements humains ne procèdent guère que par actions et réactions. Lorsqu'un homme a brillamment incarné l'idéal d'une époque, qu'il en a traduit les sentiments, exprimé les idées, réalisé les rêves, il est, de par une sorte de fatalité, renié par la génération qui suit : l'oubli, le plus souvent, succède à l'apothéose. Si les contemporains sont aveuglés parfois par des habitudes de l'esprit que toute nouveauté déconcerte, la postérité n'est pas moins prévenue à l'égard de ceux qui ont illustré un passé récent : les fils dédaignent naturellement ce que les pères ont aimé.

Le XVIII^e siècle artistique n'a pas échappé à cette loi. Emportée par la tourmente révolutionnaire, la mémoire des hommes qui avaient le mieux représenté le fin sourire de cette époque a pendant près d'un siècle sombré dans une indifférence profonde. Victime, tout d'abord d'une antipathie en quelque sorte vengeresse, elle a plus tard souffert de la médiocrité de goût d'une société nouvelle. Dans quel discrédit les arts plastiques des règnes de Louis XV et de Louis XVI ne sont-ils pas pendant longtemps tombés ? Le moment n'est pas encore tellement éloigné où les Goncourt achetaient pour vingt francs un admirable Fragonard, où Lacaze payait cinq louis un chef-d'œuvre de Chardin. Fragonard et Chardin, et avec eux tous les grands peintres de leur temps, ont depuis lors pris une éclatante revanche et semblent maintenant défier l'éternité. Les musiciens qui furent leurs contemporains n'ont pas tous été aussi heureux. Pour beaucoup, l'heure de la réhabilitation tarde encore à sonner. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les beaux efforts de la Schola Cantorum ont rappelé l'atten-

tion sur le plus grand d'entre eux – et il s'en faut que Jean-Philippe Rameau occupe dans l'admiration de la foule et dans le cœur des musiciens la place d'honneur à laquelle il a droit. Monsigny et Grétry n'ont fait que parfois l'objet de tentatives, d'ailleurs modestes, de résurrection : le succès qu'ont obtenu alors certaines représentations, données à Paris dès le début du XX^e siècle, a suffi cependant à prouver la vitalité que possède toujours l'art charmant des créateurs de l'opéra-comique.

Les raisons d'un oubli

De tous les artistes qui ont été l'honneur de la seconde moitié du dix-huitième siècle, aucun n'a été victime d'un plus injuste oubli que François-André Danican-Philidor.

Diverses raisons peuvent, dans une certaine mesure, l'expliquer.

La mort de Philidor a coïncidé avec les sombres jours qui suivaient immédiatement la Terreur. Le torrent de la Révolution venait d'engouffrer la société subtile et raffinée dont l'auteur de *Tom Jones* avait su faire la joie, et jamais mentalités ne furent plus différentes, plus diamétralement opposées, que celles des deux générations que sépara le grand bouleversement. Rien de ce qui avait fait les délices de la première ne pouvait être aimé de la seconde. L'art de Philidor avait trop bien exprimé la sensibilité discrète et fine de l'Ancien Régime finissant pour avoir chance de plaire aux héritiers des régicides, aux idéologues épris de l'Antiquité, non plus que, dans les années qui suivront, aux fougueux apôtres du romantisme ou aux bourgeois un peu lourds de la Monarchie de Juillet. Certes le genre qu'avaient créé les Philidor et les Monsigny ne mourut point, il s'en faut. Mais à voir ce que, sous l'influence d'un italianisme facile et vulgaire, il est devenu, l'on pourrait être tenté de le regretter. De ceux qui appréciaient les plates productions de l'opéra-comique du XIX^e siècle, l'art à la fois délicat et ferme d'un Philidor ne pouvait plus être goûté.

D'autre part, si Philidor ne fut pas qu'un musicien de



théâtre, si, à plusieurs reprises, il s'éleva jusqu'aux cimes de la musique pure, il fut néanmoins surtout un musicien de théâtre. Et sans doute faut-il voir dans ce fait une cause de plus à l'indifférence dont il est devenu l'objet. Le genre dramatique est beaucoup plus que tout autre, soumis à une série de conventions fragiles et arbitraires, dont l'acceptation par le public est strictement indispensable. Adhère-t-on à ces conventions, tout devient au théâtre susceptible d'émouvoir ou de charmer. Se refuse-t-on à les admettre et il ne reste plus guère qu'in vraisemblance et puérité.

Or rien ne vieillit plus vite que ces sortes de conventions. Ce qu'une génération a sans effort accepté, ce qui nullement ne rebutait sa raison, paraît à la suivante into-

lérable. Alors toute illusion s'envole, emportant avec elle tout sentiment de beauté. Et puis, et surtout, au théâtre le compositeur est, pour son malheur, solidaire d'un poète, d'un librettiste, dont la médiocrité, pour dire le moins, est à peu près infaillible. Toujours dangereuse, une telle association est trop souvent fatale au musicien ; elle l'est plus spécialement quand les habitudes du public ont changé : la musique seule paraîtrait encore agréable, mais la nullité de la pièce la tue.

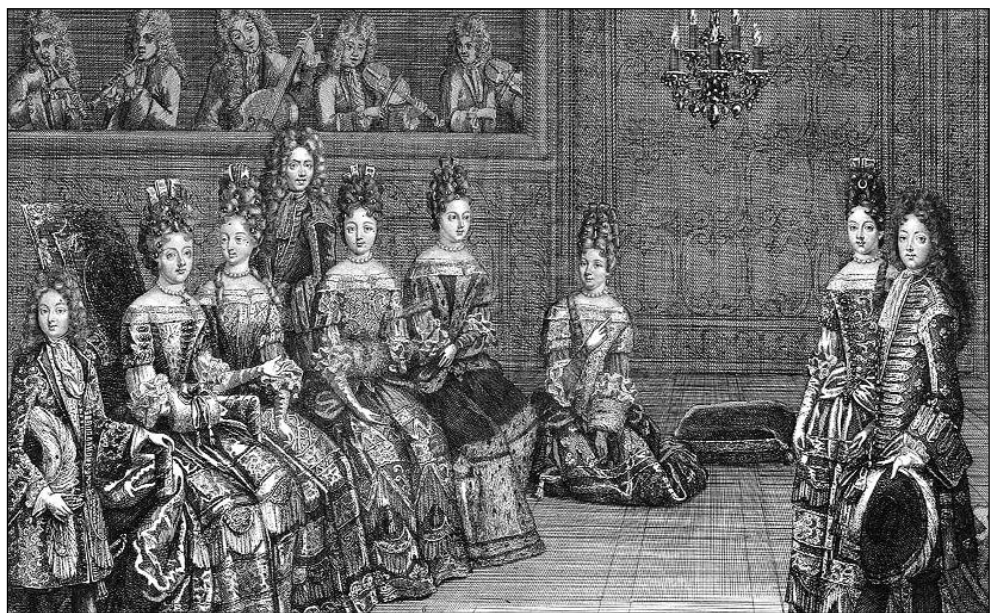
Ajouterons-nous un dernier motif d'oubli, qui, pour n'être pas d'ordre proprement musical, n'en a pas moins son importance ? Philidor n'a laissé aucun ouvrage littéraire, ni essais, ni mémoires, ni études théoriques. Contrairement à tant d'autres, qui ont abondamment entouré de commentaires leur œuvre et leur personne, il a négligé ce moyen d'attirer l'attention des critiques, des historiens et du public. Or, il faut l'avouer, c'est pour un artiste un précieux facteur de popularité que cette sorte de réclame qu'il se fait – ou que d'autres font pour lui – par la publication de lettres, de professions de foi, de manifestes, jetant avec ou sans éclat un surcroît de lumière sur ses idées, ses intentions, ses amours ou ses haines. Philidor n'avait pas – comme Gluck, comme Grétry, comme Berlioz et tant d'autres – cette corde à son arc. C'est par sa musique seule qu'il sollicite l'estime et l'intérêt de la postérité. Nous voudrions, dans ce petit volume, montrer que cette musique suffit à les lui mériter et qu'elle est digne d'être écoutée.

Philidor est un grand artiste français ; or il n'a jamais été plus utile de dresser l'inventaire intégral de notre patrimoine de gloire et de génie. Une nation, comme un individu, puise une large part de sa force et de sa grandeur dans la confiance justifiée qu'elle possède en elle-même ; est-il un meilleur moyen de fortifier chez un peuple cette confiance en soi que de lui faire mieux apprécier et mieux aimer la beauté de ses créations passées, le pénétrant ainsi d'un légitime orgueil ?

Selon l'heureuse expression d'un écrivain contem-

porain, il existe une musique française, magnifique ou charmante, et que la plupart d'entre nous ignorent : travaillons à la faire connaître.





Musique à la Quatrième chambre,
par Trouvain, 1696.
Photo DR.

Chapitre I

La dynastie

Les exemples sont fréquents, dans l'histoire de la musique, de longues lignées d'artistes de même sang : les grandes familles des Bach en Allemagne, des Couperin⁰ en France, des Scarlatti en Italie, sont présentes à toutes les mémoires. C'est à une dynastie de ce genre qu'appartient François-André Danican-Philidor¹. Deux siècles durant – les dix-septième et dix-huitième –, le nom de Philidor figure en effet dans les annales de la musique française et son souvenir demeure associé à celui de divers événements artistiques importants.

Musiciens du roi

Cette belle famille « de musiciens en tous genres » portait primitivement le nom de Danican. La légende veut que sous Louis XIII, Michel Danican, d'origine dauphinoise, ait enthousiasmé le roi au point que celui-ci, se rappelant un artiste italien qui l'avait autrefois charmé, se soit écrié : « J'ai trouvé un second Filidor. » Et le surnom serait resté. Quoi qu'il en soit de cette jolie anecdote, rapportée par Laborde², le premier Philidor ou Filidor eut deux fils, dont l'un, Jean, fut l'aïeul du créateur de l'opéra-comique. Ce Jean occupa sous Louis XIV les charges de « phifre » et de trompette marine de la « Grande Écurie ». Phifre de la Grande Écurie, voilà certes des mots qui sonnent curieusement à nos oreilles modernes et qui demandent quelque explication.

L'art musical avait de tout temps été en honneur à la cour des rois de France : dès le Moyen Âge, les souverains avaient attaché à leur personne un certain nombre de

¹ Cf. JULIEN TIERSOT, *Les Couperin*, horizons n°61, bleu nuit éditeur, 2017.

¹ Sources principales : *États de France*, XVII^e et XVIII^e siècles ; *Mercur*, dates diverses, XVIII^e siècle ; LABORDE, *Essais* ; *France Musicale*, 1874 ; A. POUJIN, *Chronique musicale*, 1874-75 ; A. FROMAGEOT, *Compositeurs versaillais*, 1907.

² LABORDE, *Essais*.

chanteurs et d'instrumentistes. Peu à peu le noyau d'artistes ainsi formé avait été constitué en un organisme officiel, plus exactement en une série d'organismes juxtaposés, et, au XVII^e siècle, la Musique du Roi se divisait en trois branches distinctes : Musique de la Chapelle, de la Chambre, de la Grande Écurie. Chacune d'elles avait ses attributions spéciales – que son nom suffirait à définir – et son personnel propre, encore que beaucoup de virtuoses cumulassent les fonctions. Les musiciens de la Chambre se faisaient entendre aux dîners du roi et aux bals de la cour : ils exécutaient, fort bien d'ailleurs, une musique parfois excellente, et parmi eux se distinguaient les fameux « vingt-quatre violons ». Les musiciens de la Chapelle jouaient aux cérémonies religieuses auxquelles assistaient les souverains ou la famille royale. Enfin la Musique de la Grande Ecurie prêtait son concours aux carrousels et aux fêtes d'un caractère plus ou moins militaire.

Cette organisation subsista pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle. Recrutés avec soin, les artistes de la Musique du Roi composaient un ensemble tout à fait remarquable, héritier des meilleures traditions du grand art instrumental et choral qui s'était épanoui en France au sortir du Moyen Âge et au siècle de la Renaissance. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, ne se contentaient pas d'être des virtuoses et pratiquaient la composition, souvent avec talent.

Ce fut le cas de la plupart des Philidor. L'ancêtre Jean Danican avait donné l'exemple. Né aux environs de 1620, il avait écrit un certain nombre d'airs de danse qui ont malheureusement disparu. De son mariage avec une demoiselle Jacqueline Goudière, il avait eu plusieurs enfants, dont l'aîné, André – né à Paris en 1647 –, devait élever à la musique française un monument qui lui mérite à jamais la reconnaissance nationale.

André Philidor

Musicien précoce, André Philidor obtient tout jeune un brevet de « quinte de cromorne et de trompette marine » de la Grande Écurie. Jouant également du hautbois, du basson, du tambour, il ne tarde pas à faire partie de la musique de la Chapelle et de celle de la Chambre, où il a pour collègue un Couperin. D'une infatigable activité, il se multiplie comme virtuose et comme compositeur : auteur de marches militaires et de petits concertos, il fait aussi, en 1687, représenter un opéra-ballet qui reçoit un accueil favorable. L'année d'après, un divertissement comique de lui est dansé devant le roi : ce n'est en vérité qu'une sorte de mascarade assez peu raffinée, mais qui plaît cependant à Louis XIII. Des œuvres assez nombreuses d'André Philidor, quelques partitions subsistent : plusieurs sont agréables, vivantes et claires.

Ce n'est point en elles, cependant, que réside le principal titre de gloire de leur auteur. En 1684, André fut adjoint à un certain Fossard dans le poste de gardien de la Bibliothèque de musique du Roi, place qu'il ne tarda pas à occuper seul. En cette qualité, il conçut un projet de grande envergure, dont on ne saurait trop mettre en relief l'importance et l'intérêt : il s'agissait de retrouver et de former en collection tous les ouvrages de musique que la France avait jusqu'alors produits et qui étaient ou perdus ou dispersés un peu partout. On imagine aisément l'immensité de la tâche et les difficultés qu'elle comportait. Un pareil travail n'exigeait pas seulement de son auteur une érudition exceptionnelle jointe à de solides connaissances techniques : elle supposait surtout chez lui une curiosité d'esprit et un sens du passé alors très rares. Le goût de l'histoire et la compréhension des époques précédentes n'étaient pas les traits caractéristiques du XVII^e siècle : aussi faut-il savoir un gré particulier à l'homme qui, dans des conditions peu propices, a voulu retrouver les traces d'un passé plus ou moins oublié : c'est grâce à lui que de véritables trésors de notre art national vivent encore pour nous.